



HAL
open science

Le soldat noir au Pérou (XVIe - XVII siècles)

Jean-Pierre Tardieu

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Tardieu. Le soldat noir au Pérou (XVIe - XVII siècles). Mélanges de la Casa de Velázquez, 1992, Époque moderne, 28 (2), pp.87 - 100. 10.3406/casa.1992.2617 . hal-04065769

HAL Id: hal-04065769

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04065769>

Submitted on 12 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le soldat noir au Pérou (XVIe - XVII siècles)

Jean-Pierre Tardieu

Citer ce document / Cite this document :

Tardieu Jean-Pierre. Le soldat noir au Pérou (XVIe - XVII siècles). In: Mélanges de la Casa de Velázquez, tome 28-2, 1992. Epoque moderne. pp. 87-100;

doi : <https://doi.org/10.3406/casa.1992.2617>

https://www.persee.fr/doc/casa_0076-230x_1992_num_28_2_2617

Fichier pdf généré le 14/05/2018

LE SOLDAT NOIR AU PÉROU (XVI^e-XVII^e SIÈCLES)

Jean-Pierre TARDIEU
Université de la Réunion

De tout temps, les esclaves furent forcés d'épouser les causes et les querelles des maîtres. Cela fut particulièrement vrai au Pérou, pendant la conquête, les guerres civiles et la résistance face à l'ennemi extérieur.

La tradition militaire, qui voyait dans les esclaves des auxiliaires indignes de l'honneur du combattant, subit des entorses. La rupture fut le fait des rebelles à l'autorité royale, poussés par la nécessité. Si l'administration eut toujours des scrupules à admettre le Noir comme soldat à part entière, la crainte des pirates anglais et hollandais l'obligea cependant à accepter la création de milices noires et mulâtres, composées, il est vrai d'hommes libres. Que représentait pour eux cette promotion ?

I. CONQUÊTE ET GUERRES CIVILES

1. Les armées des conquérants

Dans toutes les expéditions entreprises depuis Panama par les deux conquistadores Francisco Pizarro et Diego de Almagro, il y avait plusieurs Noirs¹. L'un d'eux plongea d'ailleurs les Indiens de Tumbes dans la stupéfaction en 1532². Ce n'étaient pas de véritables soldats, mais plutôt des serviteurs, à la fois domestiques et valets d'armes.

Les premières licences d'esclaves accordées par la Couronne aux conquérants du Pérou sont claires à cet égard. Le trésorier Alonso Riquelme, le contrôleur royal García de Salcedo et le comptable Antonio Navarro eurent droit par exemple,

-
1. Frederick P. Bowser, *El esclavo africano en el Perú colonial (1524-1650)*, Mexico, Siglo XXI, 1977, p. 21.
 2. Manuel de Mendiburu, "Ojeada sobre la esclavitud bajo el régimen colonial", *Revista de Lima*, 5, 1862, p. 516.

entre mars et octobre 1529, à deux esclaves chacun pour le “service de leur personne et de leur maison”. Ces licences étaient accompagnées d'une dispense des redevances fiscales. Le 22 juillet de cette année, Francisco Pizarro s'était vu octroyer le même privilège.

Dans les capitulations signées à Tolède, ce dernier avait obtenu le droit d'embarquer pour son gouvernement 50 esclaves noirs, dont au moins un tiers de femmes. Le capitaine extrémègne prit l'engagement de ne pas en laisser à l'Española, à Cuba ou à Panama, sous peine de les voir saisis par les services fiscaux. Le 26 juillet 1529, une cédula royale confirma cet accord. Les Noirs pourraient être achetés en Espagne, au Portugal, aux îles du Cap Vert ou en tout autre lieu.

Par la suite, d'autres fonctionnaires royaux bénéficièrent de licences d'importation d'esclaves. Le 28 septembre 1534, Juan de Urrutia reçut la permission de faire venir six Noirs pour occuper des emplois de muletiers. Le 12 décembre 1535, Francisco Trujillo Riquelme fut autorisé à envoyer six esclaves au Pérou, dont deux femmes, destinés à son frère le trésorier Alonso Riquelme. Plusieurs Espagnols, s'engageant à aller “peupler et conquérir le Pérou”, reçurent en 1536 des licences non exonérées des redevances habituelles. Parmi eux se trouvaient Antonio de Sepúlveda, Andrés Jiménez, Francisco de Santistebán, Juan Puerta et Juan de Alfaro³. Le 23 novembre 1537, Hernando de Zavallos obtint une nouvelle cédula en faveur de Francisco Pizarro : elle lui permettait d'envoyer au marquis six esclaves exempts de tout droit⁴.

Les Noirs, Roberto Mac-Lean y Estenos a parfaitement raison de le dire, figurèrent donc dans l'histoire du Pérou dès l'aube de la conquête⁵.

Les esclaves des conquérants eurent sans doute plus de chance que leurs congénères destinés par la suite à favoriser l'essor économique de la colonie. Après avoir servi les maîtres sur tous les champs de bataille, ils bénéficiaient parfois de leur bienveillance, comme si une certaine solidarité avait atténué les différences.

Dans son long testament, Pizarro n'oublia pas Alonso Prieto : il lui accorda la liberté pour la grande fidélité dont il avait fait montre à son égard (“... *por cuanto ... [le] ha servido bien fielmente*”). Au moment où ce document fut établi, Alonso appartenait pour moitié à Diego de Almagro. Le testateur pria son associé de prendre en considération les bons services de l'esclave et de ne pas s'opposer à son affranchissement. En compensation, ce dernier lui verserait la somme qu'il voudrait bien fixer. Pizarro proposa un montant de cent pesos⁶.

À la vérité, ces Noirs avaient souvent joué un rôle non négligeable dans la conquête et méritaient bien une telle gratitude.

3. Raúl Porras Barrenechea, *Cedulario del Perú. Siglos XVI, XVII y XVIII*, 1 (1529-1534), 1944, p. 11, 17 ; 2 (1534-1538), 1948, p. 25, 50, 85, 158, 164, 202, 238, (Colección de documentos inéditos para la historia del Perú, 2), ed. del Departamento de Relaciones Culturales del Ministerio de Relaciones Exteriores del Perú.

4. *Id.*, 2, p. 343.

5. Roberto Mac-Lean y Estenos, *Negros en el Perú*, Lima, 1947, p. 5.

6. *El testamento de Pizarro*, éd. de Raúl Porras Barrenechea, *Cuadernos de Historia del Perú. Documentos inéditos. Cuaderno I*, Paris, Imprimerie des Presses Modernes, 1936, p. 49.

S'ils ne prenaient pas directement part aux combats avec les naturels, du moins leur confiait-on des tâches auxiliaires, accomplies en compagnie des Indiens de service. Il leur revenait par exemple de rassembler le butin après les engagements ; cette besogne n'était pas digne des soldats, qui réparaient leurs forces ou soignaient leurs blessures. Il en fut ainsi après la défaite d'Atahualpa à Cajamarca le 16 novembre 1532. Une fois terminé l'affrontement, fort bref d'ailleurs, les Noirs et les Indiens des troupes espagnoles se lancèrent à leur tour sur le champ de bataille et dans le campement ennemi. L'or trouvé dans les tentes et sur les dépouilles mortelles fut estimé à 50 000 pesos⁷.

L'activité des Noirs ne se limitait pas cependant au pillage : on leur confiait des missions désespérées dans lesquelles il eût été imprudent d'engager un Espagnol. Après s'être soulevé contre ses protecteurs, Manco Inca fit semblant de se montrer plus conciliant. Il envoya des messagers au Cuzco pour proposer une rencontre avec Francisco Pizarro à Yucay. Le marquis se disposait alors à fonder Arequipa. Il renonça à son projet pour se diriger vers la capitale incaïque. Accompagné de douze hommes par lui choisis, dont son frère Gonzalo, il partit en direction de Yucay. Un envoyé de Manco l'avertit de la prochaine arrivée de son maître. Le gouverneur décida d'envoyer alors quelques présents à l'Inca dont une haquenée. Il prit la précaution de confier la direction de l'expédition à un Noir, entouré de quelques Indiens. C'était effectivement un piège d'où le Noir ne sortit pas vivant⁸.

L'intervention la plus connue d'un Noir durant les guerres de conquête eut lieu lors du transfert de la rançon d'Atahualpa. Deux groupes d'Espagnols avaient été dépêchés de Cajamarca pour presser la livraison, le premier vers Pachacámac et le second vers le Cuzco. Celui-ci se composait des trois conquistadores : les andalous Martín Bueno et Pedro Martín de Moguer et le basque Juan Zárate. Un Noir les accompagnait. À Jauja, ils rencontrèrent le convoi transportant l'or. Informés de la situation critique des partisans d'Atahualpa au Cuzco, menacés par ceux de Huáscar, les Espagnols décidèrent de continuer vers la capitale du Tawantinsuyu et laissèrent au Noir la responsabilité de surveiller le transport du trésor jusqu'à Cajamarca. Sur le chemin du retour, il trouva les membres du premier groupe envoyé à Pachacámac sous la direction d'Hernando Pizarro. Celui-ci continua vers Jauja après avoir confié le convoi au Noir et chargé ce dernier d'avertir son frère de sa prochaine arrivée. La rançon parvint à Cajamarca le 28 avril 1533 : elle était composée de 107 charges d'or et de 7 charges d'argent. La totalité des objets en or pesait 120 arrobes⁹.

7. *La Conquista del Perú, llamada la Nueva Castilla*, Sevilla, abril de 1534, dans R. Porras Barrenechea, *Las Relaciones Primitivas de la Conquista del Perú, Cuadernos de Historia del Perú*, 2^e série : *Las Crónicas de la Conquista I*, Paris, 1937, p. 88.

8. Pedro Pizarro, *Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú*, *Crónicas del Perú*, 5, (BAE 168), p. 224-225.

9. Francisco de Jerez, *Verdadera relación de la Conquista del Perú y Provincia del Cuzco, llamada la Nueva Castilla dans Historiadores primitivos de Indias*, 2, (BAE, 26), p. 337 ; Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, 5, (BAE 121), p. 67.

Cet esclave, Juan José Vega le fait remarquer, devait être particulièrement estimé pour se voir confier la garde d'un tel convoi¹⁰. Le Noir n'était donc pas toujours relégué à la basse besogne ou aux missions désespérées. Il avait su gagner la confiance de ses maîtres : par la force des choses, il appartenait au même camp.

Étant donné le manque de bras, les valets d'armes intervenaient parfois dans les batailles. Pedro Pizarro, le page du conquistador, échappa à la mort grâce à l'un d'eux. Son cheval ayant été tué, il s'empara de celui d'un esclave qui combattait à ses côtés¹¹.

Lors du premier combat livré contre le général Titu Yupanqui en 1536, les 80 cavaliers et les fantassins qui formaient la troupe espagnole furent entièrement exterminés. Seuls se virent épargnés quelques esclaves afin d'être présentés à l'Inca¹². Une autre expédition n'eut pas plus de chance : elle fut anéantie à Angoyacu. Quelques Espagnols réussirent à s'échapper, abandonnant leur capitaine, Juan de Mogrovejo, un vétéran de la conquête. Un de ses esclaves préféra se faire tuer plutôt que de s'en éloigner. Les Indiens eux-mêmes reconnurent peu après son courage¹³. Les Noirs faits prisonniers lors de la bataille de Huartara par Titu Yupanqui furent envoyés à la forteresse d'Ollantaytambo, quartier général de Manco. D'autres Noirs capturés par la suite les y rejoignirent. Le maréchal Rodrigo Orgóñez les délivra après la victoire de Vitcos¹⁴.

La répression de la révolte de Manco Inca aurait donc eu comme conséquence directe une plus ample participation des Noirs dans les opérations de guerre. Les Espagnols, souligne F. Bowser, misèrent davantage sur ces gens pour réprimer la rébellion¹⁵. L'évolution de leur rôle fut encore plus manifeste pendant les guerres civiles.

2. Les guerres civiles

a) La transition : *Almagro el Mozo et Gonzalo Pizarro*

Les Espagnols, n'oubliant pas l'aide apportée par les Noirs dans la répression du soulèvement de Manco Inca, leur donnèrent une part de plus en plus importante dans leurs propres affrontements.

10. Juan José Vega, "El negro que llevó un tesoro incaico", *Revista Histórica* (Lima), 28, 1965, p. 257-260.

11. P. Pizarro, *Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú*, (Colección de documentos inéditos para la historia de España, 5), p. 386 ; Luis Millones Santagadea, *Minorías Étnicas en el Perú*, Pontificia Universidad Católica del Perú, Lima, 1973, p. 25.

12. Anónimo Pizarrista, *Relación del Sitio del Cuzco y principio de las guerras civiles del Perú hasta la muerte de Diego de Almagro*, Lima, ed. de Urteaga Romero, 1934, p. 40 ; J. J. Vega, "Manco Inca y los esclavos negros en la campaña de Titu Yupanqui (junio-agosto de 1526)", *Revista Histórica* (Lima), 28, 1965, p. 254-256.

13. *Id.*, p. 50-51, *ibid.*, p. 255.

14. J. J. Vega, *op. cit.*, p. 256.

15. *Op. cit.*, p. 26.

Cette tendance se manifesta d'abord lors de la rébellion de Diego de Almagro el Mozo, après l'assassinat de Francisco Pizarro en 1541. Convaincu de ses droits, le jeune métis organisa une armée pour s'opposer au représentant de la Couronne. Arrivé à Quito, le licencié Vaca de Castro envoya une lettre à Charles-Quint, en date du 15 novembre 1541. Il l'informait de la mort du marquis et de la révolte du jeune Almagro. Selon ses renseignements, ce dernier disposait au Cuzco de 500 hommes très bien armés, de 1 000 Noirs et de 60 pièces d'artillerie¹⁶. Le nombre considérable des Noirs dans l'armée des insurgés fut sans doute grossi volontairement. Mais pour Vaca de Castro, leur présence dans les rangs des rebelles faisait planer un danger qu'il ne sous-estimait pas, car il ne pouvait s'agir de simples auxiliaires. Il lui fallut deux mois pour réduire à l'impuissance les partisans d'Almagro, vaincus le 16 septembre 1542 à la bataille de Chupas, près de Huamanga.

L'exemple fut retenu par le représentant de la famille adverse, Gonzalo Pizarro. Lorsque les conquistadores voulurent s'opposer à l'application des Nouvelles Lois (1542-1543) limitant singulièrement leurs droits sur les *encomiendas* d'Indiens qui leur avaient été réparties, ils pensèrent à lui pour prendre la tête du mouvement contre le premier vice-roi, Blasco Núñez de Vela.

La vile besogne fut tout naturellement confiée aux Noirs. C'étaient des hommes de main sur lesquels ils pouvaient compter, même dans les situations les plus critiques. Le licencié Cepeda eut recours à leurs services pour se débarrasser des personnages les plus gênants de Lima, après le renvoi du vice-roi par les auditeurs de l'Audience royale nouvellement installée. Il convoca dans la maison d'Antonio Altamirano, pendu peu de temps auparavant, les membres du conseil municipal et les gentilshommes se trouvant dans la capitale. Après les avoir entretenus quelques instants de divers sujets, il passa dans une autre salle, en prenant soin de laisser vingt arquebusiers à la porte. Puis il fit appeler l'un après l'autre certains de ces personnages et les fit étrangler par quatre Noirs qui se tenaient là à cet effet¹⁷.

Pedro Gutiérrez de Santa Clara, témoin des affrontements, ne manque pas d'insister sur le comportement odieux des insurgés. Lorsque le capitaine Diego Centeno prit la tête des loyalistes à Charcas, Gonzalo envoya contre lui son maître de camp Francisco de Carvajal. Vaincu à Huarina le 10 octobre 1547, Centeno prit la fuite. Carvajal n'eut aucune pitié pour ses ennemis : il ordonna à ses Noirs de décapiter trente blessés qui auraient pu survivre s'ils avaient été soignés¹⁸. Le même chroniqueur note avec répulsion que le vainqueur lança ses Noirs et ses Indiens au pillage des cadavres. Il oubliait cependant que les conquistadores en avaient fait de même vis-à-vis des troupes indiennes¹⁹.

Pedro Cieza de León décrit avec un sentiment identique l'acharnement du licencié Benito Juárez de Carvajal contre Blasco Núñez de Vela. Désireux de venger

16. *Cartas de Indias*, 2, (BAE 265), p. 470.

17. Pedro Gutiérrez de Santa Clara, *Historia de las Guerras Civiles del Perú (1544-1548)*, Madrid, 1904-1929, t. 4, p. 548-549.

18. *Id.*, p. 523.

19. *Id.*, *ibid.*

son frère, exécuté sur l'ordre du vice-roi, il était décidé à lui couper personnellement la tête. Pedro de Puelles lui fit comprendre que c'était indigne de lui : l'exécution fut donc confiée à un Noir. Le bourreau n'en resta pas là. Passant une corde par un trou pratiqué dans les lèvres, il promena la tête du vice-roi derrière lui. Cela montre combien les Noirs étaient prompts à épouser les querelles de leurs maîtres, et même à en rajouter. Plus qu'une preuve de fidélité portée au fanatisme, ne peut-on voir dans cette attitude une vengeance non avouée, peut-être inconsciente, contre l'asservissement imposé par l'homme blanc ? Les vainqueurs tablaient sur un tel comportement pour avilir leurs adversaires : le Noir devenait ainsi l'ultime instrument de la haine.

On s'éloigne donc de l'évolution notée plus haut. Mais cette impression est l'effet de l'engagement des chroniqueurs qui grossirent certains faits. Gonzalo Pizarro lui aussi pensa accorder plus d'importance aux Noirs dans ses troupes.

Le président Pedro de la Gasca, envoyé par la Couronne pour réprimer l'insurrection, sut mettre les forces de Gonzalo Pizarro en difficulté : ses partisans commencèrent à l'abandonner. Harcelé par les troupes loyalistes, le "tyran" se résolut à les affronter. Pour combler les vides laissés par les déserteurs, il décida d'affranchir les Noirs de son armée, au nombre de 400. Il voulait en faire des piquiers, afin de transformer les soldats affectés à ce poste en arquebusiers et en cavaliers. Afin de relever le moral de ces gens, il imagina de leur adresser une harangue où il mettrait en valeur le danger d'une victoire de La Gasca : elle aurait pour conséquence immédiate le massacre des Noirs, coupables de fidélité envers leurs maîtres. Le rebelle en était donc à effrayer et à flatter les esclaves pour les rendre plus combatifs!

Avant de prendre une décision définitive, Gonzalo consulta ses conseillers Francisco de Carvajal et Diego Vázquez de Cepeda. Ils réagirent non pas en stratèges, mais en hommes soucieux de leur gloire. À leurs yeux, une telle manœuvre était indigne de leur chef : sa réputation s'en ressentirait profondément auprès d'éventuels partisans. De plus l'affranchissement des Noirs et leur promotion au rôle de soldats à part entière seraient considérés comme une preuve de faiblesse et de peur face aux troupes impériales. Les capitaines préféraient compter sur leur bravoure pour se tirer d'affaire. On en resta donc là²⁰. Le choc entre les deux armées eut lieu le 9 avril 1548 et se termina par la débandade générale des rebelles.

Chose curieuse, Gutiérrez de Santa Clara insista sur le rôle dévolu aux Noirs par les insurgés, comme s'il s'agissait d'une preuve supplémentaire de félonie. Diego Fernández de Palencia passa sous silence ce projet de Gonzalo. Il avait pourtant été témoin du dénouement de la rébellion²¹. Son hostilité face au "tyran" était peut-être moins acharnée que celle de Gutiérrez de Santa Clara.

20. *Id.*, t. 6, p. 63-64.

21. Voir *Primera y segunda parte de la Historia del Perú que se mandó escribir a Diego Fernández vecino de la ciudad de Palencia, Crónicas del Perú*, 1, (BAE 164), p. 225-229.

b) La politique de Francisco Hernández Girón face aux Noirs

Les *encomenderos* n'acceptèrent pas de bon gré la reprise en main. Comme le fait remarquer Diego Fernández, la répression d'un soulèvement terminée, il apparaissait aussitôt d'autres mécontents qui ne tardaient pas à se donner un chef pour conduire leur révolte²².

La cédula royale sur le service personnel des Indiens, publiée le 23 juin 1552, provoqua le mécontentement des *encomenderos* du Cuzco. Ils choisirent comme chef en 1553 le capitaine Francisco Hernández Girón qui s'était déjà manifesté au sujet des *repartimientos* d'Indiens décidés par La Gasca. L'Audience royale de Lima, après la mort du vice-roi Antonio de Mendoza, dut affronter une autre rébellion. Les Noirs furent utilisés de nouveau dans les deux camps, mais d'une façon bien différente. Chez les loyalistes, ils continuèrent à jouer leur rôle d'auxiliaires décrit ci-dessus. Vers Pucará, on eut recours à eux pour déjouer une ruse d'Hernández Girón, lequel avait décidé de surprendre de nuit le camp de ses ennemis. Avertis de la manœuvre, ils l'abandonnèrent. On y laissa cependant un tambour, quelques Espagnols et des Noirs pour y maintenir un semblant de vie. À l'arrivée d'Hernández Girón, tout le monde déguerpi²³.

Tous les Noirs n'acceptaient pas de bon cœur d'être ainsi utilisés. Certains, ne voyant pour eux aucun intérêt à servir l'un ou l'autre camp, cherchaient à s'échapper. Cela coûta d'ailleurs la vie au capitaine Diego de Almendras, non loin de Parinacocha. Poursuivant des *guanacos*, il trouva à l'entrée d'une grotte un esclave déserteur du sergent major Villavicencio. Le Noir réussit à mettre le capitaine à bas de son cheval et lui plongea sa propre arme dans le corps avant de s'enfuir. L'affaire fut rapportée par le jeune page d'Almendras qui n'avait pu secourir son maître²⁴.

Francisco Hernández Girón, plus habile que ses adversaires, n'hésita pas à former une unité entièrement de Noirs. Aux dires de Diego Fernández, elle était composée de 230 hommes aguerris, lanciers ou arquebusiers. Ils s'ajoutaient aux 800 Espagnols dont disposait le rebelle. Ces gens saccagèrent en particulier le camp des loyalistes en massacrant les Noirs, les Indiens et les quelques Espagnols qui s'y trouvaient²⁵. La relation de Pero López, qui prit part aux combats aux côtés des gouvernementaux, confirme l'intervention de ce corps à Pucará, en l'estimant à 200 hommes²⁶.

Garcilaso de la Vega fournit une plus ample information sur cette brigade. À ses débuts, la compagnie atteignait seulement 150 hommes. C'étaient des esclaves pris dans les villages et dans les propriétés pillées par les troupes de Girón avec lesquelles ils n'avaient donc aucun lien de loyauté. Avec cet enrôlement forcé les

22. *Op. cit.*, p. 250.

23. Colección de documentos inéditos para la historia de España, 5, p. 387.

24. Diego Fernández, *op. cit.*, p. 10.

25. *Id.*, p. 52-53.

26. Voir Relación de Pero López, *Visión de un conquistador del siglo XVI*, ed. de Rosario Güenaga de Silva, Universidad Nacional del Sur, Bahía Blanca, 1971, p. 76.

effectifs doublèrent en quelque temps. Pour mieux se l'attacher, Hernández Girón transforma cette compagnie en corps autonome. Il eut l'habileté de lui donner un capitaine noir, que Garcilaso de la Vega connaissait d'ailleurs personnellement. Maese Juan, il s'appelait ainsi, était un très bon ouvrier menuisier, ancien esclave d'Antonio Altamirano.

Une structure de commandement, entièrement noire, fut organisée, avec des sergents et des caporaux. La compagnie disposa de fifres, de tambours et de fanions particuliers. En dehors des combats, elle assurait le ravitaillement des rebelles. Les Indiens, pour ne pas subir de sévices, lui remettaient leurs propres vivres, ce qui, remarque Garcilaso, entraînait de graves famines. Hernández sut utiliser la violence des Noirs face aux Indiens, maintes fois dénoncée ensuite par les chroniques ou les relations²⁷.

L'existence de cette brigade avait une incidence particulièrement sérieuse pour les gouvernementaux. Elle incita à la désertion bon nombre de Noirs, attirés par les faveurs dont le rebelle comblait leurs congénères. D'ailleurs, selon Garcilaso, l'assassin du capitaine Diego de Almendras fut accueilli par les Noirs du camp ennemi comme un héros. Ainsi les loyalistes eurent-ils à lutter contre leurs propres esclaves. Ces Noirs ne se contentaient pas cependant de pressurer les Indiens. Ils se comportaient à l'occasion avec bravoure, reconnaît Garcilaso même s'il regrette qu'elle ait pu s'exprimer au détriment d'un noble personnage. Un soldat, parmi les plus connus des troupes royalistes, dut effectivement se rendre à Maese Antonio, maître de camp des Noirs. Le chroniqueur, pour ne pas accroître la honte du vaincu, préfère taire son nom, quoique, affirme-t-il, cet épisode ait été connu jusqu'en Espagne²⁸.

Ainsi le projet formé par Diego de Almagro, puis par Gonzalo Pizarro, avait pris corps. Pour la première fois au Pérou apparaissait une véritable compagnie de Noirs avec tous ses attributs. Elle présentait pour les rebelles un intérêt indéniable. Non seulement elle terrorisait les Indiens sur son passage, mais encore elle déstabilisait les troupes loyalistes, en incitant leurs Noirs à passer à l'ennemi. Mis à part cet aspect logistique, la motivation des Noirs manipulés par le "tyran" était un élément d'importance sur le plan opérationnel.

Reste à s'interroger sur les véritables intentions d'Hernández Girón. Ce singulier personnage n'était-il qu'un ambitieux, aveuglé par la soif du pouvoir et dominé par la violence ? Les Noirs n'étaient-ils qu'un instrument entre ses mains ?

Si l'on prend en compte le portrait dressé par Diego Fernández, les choses pourraient bien ne pas être aussi simples. Curieux homme, en effet, que ce rebelle. Il s'entoura de devins et de sorciers, chercha à donner de lui une image mystérieuse, pour ne pas dire surnaturelle, grâce à l'intermédiaire d'hommes qualifiés de "prédicateurs" (*predicadores*) par le chroniqueur. À les en croire, leur chef jouis-

27. Pour les relations entre Noirs et Indiens, voir J.-P. Tardieu, *Noirs et Indiens au Pérou. Histoire d'une politique ségrégationniste (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 1990.

28. Inca Garcilaso de la Vega, *Comentarios reales de los Incas, Obras completas del Inca Garcilaso de la Vega*, 4, (BAE, 135), p. 91 et 94.

sait de facultés exceptionnelles, de “quelque nouvel esprit” (*algún nuevo espíritu*). Il portait un médaillon en or où était gravée la formule suivante : “*Edent pauperes et saturabuntur*”. Fernández y voit un stratagème pour faire croire qu'il s'était lancé dans cette entreprise afin que tous pussent manger et jouir de la liberté (... *que porque todos comiesen y por la libertad de todos, había tomado la empresa que traía*). Le discours s'adresse en grande partie aux Espagnols vagabonds, à la recherche d'une bonne fortune, ces *soldados pobres* dont s'inquiètent les rapports officiels²⁹.

Hernández Girón, pris au piège de son propre engagement, serait-il devenu une sorte d'illuminé qui se croyait investi d'une mission³⁰ ? Cela expliquerait certains aspects de son comportement et, en particulier, son attitude envers les Noirs. La création de leur compagnie pourrait ne pas avoir seulement une motivation stratégique. Elle correspondrait peut-être aussi à une grandissante hostilité face aux structures imposées par la métropole. Il n'appartient pas à cet article de trancher. Toujours est-il que la situation des Noirs représenta pour tous les insurgés à venir un élément à exploiter. Don José Gabriel Túpac Amaru lui-même leur accorda la liberté le 16 novembre 1780³¹.

II. LA COLONIE

Poussé par le pragmatisme, le pouvoir allait être amené à prendre en considération la potentialité militaire offerte par les Noirs. Non sans réticence d'ailleurs.

1. Les milices de Noirs et de Mulâtres

L'un des plus graves problèmes qui se posa à la colonie fut la défense des villes du littoral contre les agressions des pirates anglais ou hollandais. Les Noirs entraient dans la stratégie des ennemis dans la mesure où ils espéraient en faire des alliés pour prendre les Espagnols à revers. Dans la nuit du 13 février 1579, Francis Drake pénétra dans la rade du Callao. L'émotion fut grande à Lima³². On pensa dès lors s'organiser contre de telles attaques.

29. Voir BAE 164, p. 356–357. Le chroniqueur augustin Antonio de la Calancha (auteur de *Crónica moralizada del orden de San Agustín en el Perú...*, 1638) précise aussi qu'Hernández Girón voulait faire entendre “que sólo el bien de los pobres le movía a su empresa” ; cité par Alberto Crespo, *Esclavos en Bolivia*, La Paz, 1977, p. 122.

30. Au cours d'une conversation à la Casa de Velázquez Alain Milhou signala cet aspect messianique d'Hernández Girón à l'auteur de cet article. Voir, pour plus de précision, Alain Milhou, “Du pillage au rêve édénique. Sur les aspirations millénaristes des ‘soldados pobres’ du Pérou (1542-1578)”, *Caravelle, CMHLB*, 46, 1986, p. 7-20.

31. Julio César Chaves, “Los ideales de Túpac Amaru”, *Quinto Congreso Internacional de Historia de América*, Lima, (31 de julio-6 de agosto de 1971), 1, Lima, 1972, p. 468-469.

32. Au sujet des premières incursions de pirates anglais, voir Rubén Vargas Ugarte, *Historia General del Perú*, Lima, Carlos Milla Batres, 2, p. 241-246.

a) Défense de la capitale et du littoral

L'intervention le 8 mai 1624 du Hollandais Jacques L'Hermite dans le port même du Callao et sur les côtes péruviennes plongea Lima dans la consternation³³. Les responsables de la vice-royauté étaient conscients de leur faiblesse militaire face à ces incursions. La Couronne s'était déjà préoccupée des dispositions adoptées à Lima. Le maître de camp D. Diego Flórez de León avait eu à fournir un rapport à ce sujet vers 1615, probablement après l'expédition de Spielberg. Afin de défendre la colonie contre les hérétiques, il lui semblait bon d'exiger de tous ses habitants une contribution adaptée à leurs moyens. Les Noirs et les Mulâtres libres se verraient ainsi obligés de payer une taxe. Quant aux esclaves, estimés à plus de 300 000 dans toutes les Indes, leurs maîtres seraient astreints à verser tous les ans quatre réaux pour chaque femme et un peso pour chaque homme³⁴.

On avait bien quelques craintes quant à la possibilité d'alliance entre les pirates et les Noirs. Le vice-roi Guadalcázar se fit l'écho de ces appréhensions auprès de son successeur, le comte de Chinchón, en 1627. Il fallait être extrêmement attentif face aux 30 000 Noirs se trouvant au Pérou, dont 22 000 à Lima et sa périphérie³⁵. On était pourtant moins soupçonneux vis-à-vis des Noirs libres, évidemment solidaires des Espagnols : on leur permit donc d'organiser une milice. Cette unité, face aux Hollandais, se comporta avec une discipline et un courage qui étonnèrent profondément les autorités. Le licencié Luis Enríquez, procureur auprès de l'Audience royale, à propos d'une affaire évoquée ci-dessous, loua cette attitude dans une lettre adressée au roi le 10 décembre 1627³⁶.

Cette milice devint permanente : les documents en provenance du Pérou attestent de son existence et de celle des Mulâtres libres lors des années qui suivirent. Dans plusieurs villes de la côte, des compagnies semblables se créèrent. À Trujillo par exemple, celle des Mulâtres reçut en 1680, à la suite de l'attaque de Panama par Hawkins, un armement complet composé d'arquebuses, de poudre et de munitions³⁷. La même année, les Anglais Watling et Sharp attaquèrent Arica : là encore une douzaine de Mulâtres combattirent héroïquement³⁸.

Naturellement, il convenait de réactiver de temps à autre ces compagnies pour qu'elles ne devinssent pas uniquement des corps de parade. On y songea par exemple en 1689, alors que planait la menace d'une expédition française. Le comte

33. *Id.*, 3, p. 203-208.

34. Biblioteca Nacional de Madrid, R. 17270, *Libro de papeles curiosos impresos de las Indias*, f^o 3r-4v.

35. Manuel de Mendiburu s'y réfère dans son *Diccionario histórico-biográfico del Perú*, Lima, 1878, t. 3, p. 252.

36. Archivo General de Indias (AGI), Lima 572, libro 20, f^{os} 162r-163v.

37. *Anales de Cabildo. Ciudad de Trujillo*, Extractos tomados de las actas de los años 1678-1684 por Alberto Larco Herrera, Lima, 1923.

38. Diego de Esquivel y Navia, *Noticias cronológicas de la Gran Ciudad del Cuzco*, ed. de Félix Denegri Luna con la colaboración de Horacio Villanueva Urteaga y César Gutiérrez Muños, Lima, (Biblioteca de cultura peruana), 1980, t. 2, p. 138.

de la Monclova ordonna de procéder au recensement des compagnies de Mulâtres et de Noirs libres, afin de parer aux besoins³⁹.

La participation des Noirs et des Mulâtres n'était pas circonscrite à la défense du territoire de l'Audience. On faisait parfois appel à eux lorsque le danger menaçait d'autres provinces de la vice-royauté.

b) Formation de corps expéditionnaires

En juin 1668, l'Anglais Henry Morgan occupa Portobelo, qui fut libérée contre une rançon de 100 000 pesos. Lorsque la nouvelle parvint à Lima, la vice-reine Doña Ana de Borja, en l'absence de son époux le comte de Lemos, organisa les secours envoyés à Portobelo⁴⁰. Aux quatre compagnies d'Espagnols, on en ajouta trois autres, deux de Mulâtres et une de Noirs libres, constituées de 400 soldats armés d'arquebuses et de mousquets. Parmi eux se trouvaient des menuisiers et des maçons qui effectueraient les travaux de fortification nécessaires. L'expédition prit la mer le 6 septembre 1668⁴¹.

On pensa de même envoyer des garnisons de Noirs et de Mulâtres libres dans les forteresses d'intérêt stratégique. Le vice-roi comte de Castellar informa l'archevêque D. Melchor de Liñán, chargé de l'intérim, de la construction d'une citadelle à Valdivia. Elle se dressait sur l'emplacement qui avait été choisi pour une telle construction par le pirate hollandais Elie Harckmans en 1643. Une compagnie de Noirs et de Mulâtres libres fut chargée de sa défense. Son rôle était considéré comme important, car cette place était très convoitée des ennemis. On pouvait y organiser des expéditions en direction de toutes les côtes du Pacifique jusqu'à Acapulco, où arrivait le célèbre galion de Manille⁴².

Devant le nombre grandissant des Métis et des Mulâtres inactifs, il fut décidé de les employer à la pacification du Chili. On leva donc à Lima des compagnies ainsi composées. L'expérience ne fut toutefois pas concluante. Peu nombreux étaient les Métis et les Mulâtres qui arrivaient à destination ou restaient au service du roi. En conséquence, le Conseil des Indes ordonna le 9 avril 1662 de mettre un terme à ce recrutement⁴³.

En fait l'administration n'était pas toujours favorable à l'existence de structures militaires composées uniquement de Noirs et de Mulâtres.

39. *Colección de cartas de virreyes. Conde de la Monclova*, ed. de Manuel Moreyra y Paz Soldán y Guillermo Céspedes del Castillo, 2, Lima, 1955, p. 145.

40. D. Vargas Ugarte, *op. cit.*, t. 3, p. 320-321.

41. Guillermo Lohman Villena, "Relación del socorro que remitió a Tierra Firme la Ex^{ma} S^{ra} Condesa de Lemos...", *El Conde de Lemos, virrey del Perú*, Madrid, 1946, p. 430.

42. *Memorias de los Virreyes que han gobernado el Perú durante el tiempo del coloniaje español. Impresas de Orden Suprema*, 1, Lima, 1859, p. 239.

43. *Colección de documentos para la historia de la formación social de Hispano-América*, 1493-1810 (CDHFS), 2, vol. 2, Madrid, 1958, p. 491.

2. Les réactions de l'administration

a) Les réticences

Le marquis de Montesclaros ne vit pas d'un bon œil la création de ces milices en 1615. La même année, il s'en ouvrit à son successeur, le prince d'Esquilache, dans son rapport sur l'état de la vice-royauté. Il s'était toujours opposé jusqu'alors à la formation de compagnies de Noirs et de Mulâtres : elle s'imposa à la suite de l'agression hollandaise. Ces miliciens constituaient à son avis une arme à double tranchant. Certes, ils apprenaient l'obéissance ; mais ils avaient aussi la possibilité d'effectuer une prise de conscience dangereuse pour la société coloniale. Regroupés de la sorte et instruits en l'art militaire, ils se rendraient vite compte de leur force : Lima courait donc le risque de réchauffer un serpent en son sein⁴⁴.

Le marquis de Montesclaros n'était pas le seul à penser ainsi. Dans les années 1640, un mémoire d'arbitriste reprit cette analyse. La quantité de Noirs et de Mulâtres sans activités précises était inquiétante : il faudrait les obliger à travailler et à verser une taxe. Mais cela était déjà précisé par la loi, même si son application laissait à désirer. Diego Pérez Gallego, familier du comte de Chinchón et auteur du mémoire, était beaucoup plus préoccupé par l'apprentissage des armes effectué par ces gens aux côtés des Espagnols. N'y aurait-il pas d'autres tâches auxiliaires à leur confier, comme le transport des bagages et des fagots, ou d'autres services personnels à leur imposer ? Les travaux d'intendance n'étaient pas négligeables dans l'organisation de la défense. Jusqu'à présent, il fallait le reconnaître, la fidélité de ces hommes avait été exemplaire, d'où la confiance placée en eux. Cependant le grand nombre des esclaves incitait à la prudence pour l'avenir⁴⁵. On se demandera si Diego Pérez Gallego ne se faisait pas le porte-parole d'une certaine partie de l'opinion publique.

Une fois le danger passé, les considérations financières prenaient le pas sur la frayeur. Quelque temps après la création des milices des Noirs et des Mulâtres, les dépenses engagées pour leur entretien parurent excessives. On procéda en 1640 à des restrictions importantes, en supprimant les salaires des officiers blancs de ces compagnies. Au nombre de six, trois pour les Noirs et autant pour les Mulâtres, elles furent réduites à deux et confiées au commandement de deux *alguazils* "de gobierno." Sur les économies ainsi faites, 100 pesos furent prélevés mensuellement pour le maître de camp du bataillon de la ville, Francisco de la Cueva, et pour le sergent major du détachement du Callao, Domingo de Albizu⁴⁶.

44. *Memorias de los Vireyes que han gobernado el Perú ...*, op. cit., 1, p. 31.

45. *Alguna parte del acertado y prudente gobierno que tuvo en los reynos del Perú el Excmo Señor Conde de Chinchón, virrey desde el año de 1629 hasta el de 1640, con algunas advertencias para el aumento de la Real Hacienda y bien común, para que se represente a Su Magestad. Escribiólo Don Diego Pérez Gallego, su criado*, Madrid, Biblioteca de Palacio, ms. 2774, Apéndice 29, p. 304-305.

46. Josephe y Francisco de Mugaburu, *Diario de Lima (1640-1694)*, ed. de D. Carlos A. Romero, 2, Lima, 1935, p. 45.

b) La question du tribut

Revenons à la lettre du procureur de l'Audience, citée plus haut. Les militaires noirs et mulâtres jouissaient de l'estime de membres influents de l'administration royale, qui n'hésitaient pas à servir d'intermédiaires pour faire parvenir leurs revendications à la Couronne. En l'occurrence, il s'agissait du paiement du tribut. En 1574, la Couronne avait décidé que les Noirs et les Mulâtres libres seraient astreints à verser une taxe, comme le faisaient d'ailleurs les Indiens⁴⁷. Les militaires considéraient qu'après les services rendus lors de l'incursion hollandaise de 1624 au Callao, ils pouvaient justement en revendiquer l'exemption. La question de principe primait sur l'intérêt financier. Les vexations et les tracasseries imposés par les collecteurs représentant les fermiers de l'impôt leur étaient devenus insupportables.

Il faut voir dans cette démarche la manifestation d'un sentiment d'honneur longtemps bafoué : pour ces Noirs et ces Mulâtres, le moment était arrivé de le faire admettre aux autorités. La prise de conscience révélée par cette revendication, plus importante qu'il n'y paraît de prime abord, ne s'exprimait pas comme le craignaient Montesclaros ou d'autres fonctionnaires royaux. Elle ne menaçait nullement la société coloniale, mais au contraire traduisait l'aspiration de ces hommes à *medrar*, à s'élever dans le système de castes en ne payant pas l'impôt auquel même les Indiens étaient assujettis. De toute évidence, ils voulaient faire de leur appartenance aux milices un moyen de promotion sociale.

Luis Enríquez, probablement inconscient des motivations profondes de cette démarche, s'efforça d'ailleurs d'en minimiser les éventuelles conséquences. L'exemption ne serait pas d'un grand préjudice pour le trésor, puisque les versements annuels ne dépassaient pas 400 pesos. Comme il n'y avait pas de petits bénéfices pour la Couronne, toujours à court d'argent, un rapport circonstancié sur cette taxe fut demandé le 29 juin 1629 au vice-roi et à l'Audience royale. Les moindres incidences des propositions seraient examinées avec soin⁴⁸. C'est dire combien la véritable portée de la revendication importait peu à la Couronne.

Le rapport fut envoyé le 6 juin 1630. Ses conclusions penchaient pour l'exemption non seulement en faveur des hommes, mais aussi des femmes qui auraient, au sein des compagnies de Mulâtres et de Noirs, contribué à la défense du port du Callao. La durée de l'exonération serait laissée toutefois à la discrétion du vice-roi. Le 22 novembre 1631, le Conseil des Indes accorda un avis favorable. Une cédula royale en date du 16 décembre 1631 ordonna au comte de Chinchón de satisfaire à la requête⁴⁹.

47. Pour plus d'informations au sujet du tribut, voir Bowser, *op. cit.*, p. 368-374 ; J.-P. Tardieu, *Le destin des Noirs aux Indes de Castille (XVI^e-XVIII^e s.)*, Paris, L'Harmattan, 1984, p. 124-135.

48. AGI, Lima 572, *libro* 20, f^{os} 162r-163v.

49. CDHFS, 2, vol. 1, p. 333-335.

Pour les miliciens, le succès dépassait largement les limites établies par l'administration centrale. L'exemption temporaire n'était pas seulement une récompense, somme toute peu onéreuse pour les caisses royales. On admettait, d'une façon indirecte certes, mais combien précieuse pour ces hommes, leur capacité d'honneur et de loyauté, quand de nombreux rapports fustigeaient les excès en tout genre commis par leurs congénères. Cependant cette victoire était lourde d'implications. Pour obtenir la reconnaissance de leur dignité, les miliciens affirmaient leur adhésion à la société esclavagiste. La progression sociale d'une minorité privilégiée supposait son aliénation la plus complète et avalisait l'exploitation de la majorité.

Les réticences de certains fonctionnaires et les atermoiements de la Couronne semblent dès lors particulièrement dérisoires. L'une des principales contradictions de la société esclavagiste, c'était qu'elle ne savait pas toujours où se trouvaient ses véritables intérêts. Cependant le système sécrétait une logique interne qui compensait en partie ces défaillances et lui permettait de subsister.

* *
*

Le chemin qui sépare les auxiliaires noirs chargés de piller le camp d'Atahualpa des miliciens noirs et mulâtres du XVII^e siècle semble considérable. En réalité ceux qui l'empruntèrent furent les privilégiés. Ils n'auraient pu le parcourir sans le maintien de la plus grande partie de leurs congénères dans la voie désespérée de l'esclavage. Car au terme se trouvait l'objectif incontournable de la société coloniale : le renforcement de ses structures.

Les rebelles à l'autorité royale n'avaient aucunement l'intention d'ouvrir une autre route. Il ne leur venait pas à l'esprit d'échapper aux schémas en vigueur : bien au contraire, ils tentaient de les exploiter au mieux en engageant directement les esclaves dans leur cause. Seul Hernández Girón osa transgresser l'interdit, en ayant recours à l'affranchissement. Mais quels développements aurait annoncés cette attitude apparemment messianique en cas de victoire ? Même les guerres d'indépendance, après avoir entrouvert des horizons pleins d'espérance pour les combattants noirs, ne suffirent pas à mettre un terme à l'infamie.